

OR NOIR

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR. MAIS IL A UNE MÉMOIRE.



PATRICE HUETZ

Les Conquérants du Pognon — L'Or Noir

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

PARTIE I : LE DÉSERT

| « *L'argent n'a pas d'odeur. Sauf celle du pouvoir.* »

Chapitre 1 : Le Gamin de Saint-Denis

L'argent a une odeur. Celle de la sueur des autres.

Victor Kane avait appris cette leçon à treize ans, dans la cage d'escalier du bâtiment C de la cité des Francs-Moisins, à Saint-Denis. Son père venait de lui casser deux côtes parce qu'il avait volé vingt francs dans le tiroir de la cuisine. Vingt francs. Le prix d'une bouteille de rouge et d'un paquet de Gauloises.

Allongé sur le béton froid, le souffle coupé par la douleur, Victor avait compris quelque chose d'essentiel : son père n'était pas en colère parce qu'il avait volé. Il était en colère parce qu'il s'était fait prendre.

La leçon avait porté ses fruits.

Saint-Denis, février 1975.

L'appartement du cinquième étage sentait le chou et la défaite. Loyer HLM : 480 francs par mois, subventionné par l'État à 60%, payé avec trois mois de retard chronique. Quarante-deux mètres carrés pour quatre personnes – son père, sa mère, sa sœur cadette et lui. Le papier peint se décollait par plaques, révélant un mur moisi que personne ne prenait la peine de réparer. À quoi bon ? Dans six mois, un an, ils seraient expulsés de toute façon. Comme les trois fois précédentes.

Victor avait vingt et un ans. Grand, maigre, le visage taillé à la serpe et des yeux d'un bleu si pâle qu'ils en devenaient inquiétants. Il

portait un jean troué aux genoux et un pull à col roulé noir qui avait connu des jours meilleurs. Mais ses chaussures étaient impeccables – des mocassins Gucci à boucle dorée qu’il avait volés dans une boutique des Champs-Élysées trois mois plus tôt, modèle 1953 Horsebit Loafer en cuir de veau brun, 1 200 francs en vitrine, zéro franc dans sa poche grâce à une diversion organisée avec un complice. Les chaussures, c’était la première chose que les gens regardaient. Il l’avait appris en observant les riches.

Sa mère lavait la vaisselle dans l’évier, les épaules voûtées par trente ans de ménages chez les autres. Son père ronflait sur le canapé défoncé, une bouteille vide coincée entre les cuisses. Comme tous les soirs. Comme tous les jours depuis qu’il avait été viré de l’usine Citroën en 68.

« Je sors, » dit Victor.

Sa mère ne se retourna pas.

« Tu rentres à quelle heure ? »

« Quand j’aurai fini. »

Elle n’insista pas. Elle avait cessé d’insister depuis longtemps. Victor embrassa rapidement sa sœur – quatorze ans, déjà trop jolie pour ce quartier – et descendit les escaliers quatre à quatre.

Dehors, la nuit tombait sur la cité. Les tours HLM se découpaient contre un ciel orange pollué, masses de béton identiques où s’entassaient des milliers de vies identiques. Chômage, télévision, alcool, violence. Le cycle sans fin de la misère française.

Victor traversa la dalle centrale, salua deux ou trois types de son âge qui dealaient près du local à poubelles, et s’enfonça dans le dédale des caves.

Ce soir, il allait jouer.

La partie avait lieu dans le sous-sol du bâtiment F — un ancien local technique de 40 mètres carrés où les compteurs EDF et les canalisations GDF avaient été déplacés dix ans plus tôt —, derrière une porte en fer peinte en gris administration que seuls les initiés

savaient ouvrir avec trois coups espacés, un grattement, puis deux coups rapides. Kamel Boumediene, le caïd local — trente-quatre ans, Algérien de Sétif, arrivé en France en 1962 avec la vague de pieds-noirs, six ans de prison à Fleury-Mérogis pour braquage à main armée entre 1969 et 1975 —, organisait ces sessions de poker clandestines tous les vendredis depuis sa sortie de taule. Mise minimum : cinq cents francs — le SMIC mensuel de l'époque était de 1 800 francs. Maximum : le ciel.

Victor avait économisé pendant huit mois pour réunir les deux mille francs qu'il serrait dans la poche intérieure de sa veste. Huit mois à faire des petits boulots au noir, à revendre des autoradios volés, à arnaquer des touristes près de Montmartre. Deux mille francs. Sa seule chance de sortir de ce trou.

La cave était enfumée, éclairée par deux ampoules nues qui pendaient du plafond bas comme des étoiles mortes. Une table de camping bancale au centre, six chaises dépareillées récupérées dans des encombrants, et autour, cinq hommes qui le regardèrent entrer avec des yeux de requins flairant le sang frais.

Sur la table, des liasses de billets – dix mille, peut-être quinze mille francs au total. Plus d'argent que Victor n'en avait jamais vu de sa vie. Plus que son père n'en gagnerait en un an de chômage et de petits boulots au noir.

Kamel, trente-cinq ans, était le plus dangereux. Origine algérienne, carrure de lutteur qui avait fait ses armes dans les clubs de boxe de Bobigny, trois ans de prison à Fresnes pour braquage à main armée – un bureau de poste de Stains, quatre-vingt mille francs de butin, dix-huit mois avant de se faire coincer. Il portait une chaîne en or au cou – dix grammes d'or 18 carats, quatre mille francs chez le receleur de la Porte de Clignancourt – et des bagues à chaque doigt, certaines vraies, d'autres fausses. L'uniforme du caïd de banlieue. La panoplie du pouvoir dans ce monde de misère.

À sa droite, Paulo, quarante-deux ans, un Portugais trapu qui tenait un bar à puttes vers Pigalle – Le Rendez-Vous des Amis, façade

miteuse sur la rue Fontaine, arrière-salle où passaient vingt filles par nuit à cinq cents francs la passé. Paulo brassait du cash – trente, quarante mille francs par semaine, dont la moitié partait en protection aux flics du quartier.

Ensuite Momo, le dealer. Vingt-huit ans, héroïnomane lui-même mais assez malin pour revendre plus qu'il ne consommait. Il contrôlait le trafic dans trois cités de Saint-Denis – résine de cannabis du Maroc, héroïne turque, cocaïne colombienne pour les clients VIP. Chiffre d'affaires estimé : deux cent mille francs par mois, dont la moitié remontait aux grossistes marseillais.

Et deux types que Victor ne connaissait pas, visiblement venus de l'extérieur. Costumes froissés, montres en or – vraies, celles-là –, regard fuyant des hommes d'affaires qui cherchaient des émotions fortes dans les bas-fonds.

« Le petit Kane, » dit Kamel avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux. « Tu as de quoi jouer ? »

Victor posa ses deux mille francs sur la table.

« C'est tout ce que j'ai. »

Kamel éclata de rire.

« Alors assieds-toi et fais-nous plaisir. Tu resteras pas longtemps. »

Trois heures plus tard, Victor avait triplé sa mise.

Ce n'était pas de la chance. La chance, c'était pour les idiots qui croyaient au hasard. Victor, lui, croyait au calcul. Il avait appris le poker dans des livres volés à la bibliothèque municipale, puis en observant pendant des mois les parties de Kamel sans jamais y participer. Il connaissait les tics de chaque joueur. La façon dont Paulo se grattait le nez quand il bluffait. Le tapotement nerveux des doigts de Momo quand il avait un jeu fort. L'immobilité de statue de Kamel quand il était certain de gagner.

Et surtout, Victor avait découvert son propre talent : il ne ressentait rien.

Pas de peur. Pas d'excitation. Pas de regret. Quand il regardait ses cartes, son visage restait aussi lisse qu'un masque de cire. Les autres joueurs ne pouvaient pas le lire parce qu'il n'y avait rien à lire. Juste du vide. Du calcul pur.

« Six mille, » annonça Victor en poussant ses jetons au centre.

Le pot atteignait maintenant quinze mille francs. Une fortune. De quoi payer six mois de loyer pour toute la cité.

Momo se coucha. Paulo aussi. Les deux inconnus avaient été éliminés depuis longtemps. Restait Kamel.

Le caïd observa Victor avec une intensité nouvelle. Quelque chose avait changé dans son regard – le mépris initial s'était mué en une sorte de respect méfiant.

« Tu bluffes, petit. »

Victor ne répondit pas. Son visage resta parfaitement immobile.

« Tu bluffes, » répéta Kamel, mais avec moins de conviction.

Il regarda ses cartes. Paire de rois. Excellent jeu. Mais Victor avait suivi toutes ses relances sans sourciller. Soit le gamin avait de la dynamite, soit il était complètement fou.

Kamel hésita. Une seconde. Deux.

Puis il jeta ses cartes.

« Je me couche. »

Victor ramassa le pot sans un mot. Quinze mille francs. Il n'avait qu'une paire de sept.

Dehors, dans le froid de février, Kamel le rattrapa.

Victor se retourna, les muscles tendus. La ruche du caïd pouvait aussi bien le féliciter que lui planter un couteau dans le ventre.

Mais Kamel souriait. Un vrai sourire cette fois.

« T'as des couilles, Kane. » Il alluma une cigarette, tira une longue bouffée. « Tu m'as bien baisé. Personne ne m'avait jamais bluffé comme ça. »

« J'avais de bonnes cartes. »

« menteur. » Kamel rit doucement. « T'avais que dalle. Je l'ai vu dans tes yeux. Ou plutôt, j'ai rien vu du tout. C'est ça ton truc, hein ? T'es vide à l'intérieur. »

Victor ne répondit pas.

« Écoute, » continua Kamel, « un type comme toi, c'est du gâchis qu'il reste dans cette merde. T'as un avenir, petit. Pas ici. Pas en France. Ailleurs. »

« Ailleurs où ? »

Kamel tira une dernière bouffée et jeta son mégot.

« J'ai un cousin à Marseille. Il connaît des gens qui font du commerce avec le Golfe. Dubaï, les Émirats. C'est là-bas que l'argent coule. Tu devrais y aller. »

Victor rangea l'information dans un coin de son cerveau. Dubaï. Le Golfe. L'argent.

Cette nuit-là, il rentra chez lui avec quinze mille francs et une destination.

Sept ans plus tard. Aéroport de Dubaï, mars 1982.

La chaleur le frappa comme un mur quand il sortit du terminal climatisé. Quarante-deux degrés à l'ombre, une humidité de hammam, et partout – absolument partout – l'odeur du pétrole, du sable et de l'argent.

Victor portait un costume beige acheté aux Puces de Saint-Ouen, une chemise blanche qui collait déjà à son dos, et des lunettes de soleil bon marché. Dans la poche intérieure de sa veste, cinquante mille dollars en traveller's checks – empruntés à un usurier marseillais au taux de 40% par mois. Il avait six mois pour rembourser. Sinon, le Libanais qui lui avait prêté l'argent viendrait lui casser les jambes. Ou pire.

Mais Victor ne pensait pas à ça.

Il pensait à la Rolls-Royce Silver Shadow qui venait de passer devant lui, conduite par un chauffeur en livrée blanche. À la femme à l'arrière – voilée de soie, yeux soulignés de khôl, diamants aux